

L'imposteur de Castelmadona

Seul dans son compartiment de première classe, Pierre Michalon regardait le paysage qui glissait le long de la fenêtre. Mais le paysage, il s'en moquait. D'ailleurs, depuis vingt-quatre heures, il se moquait de tout.

Employé juridique dans une société de recouvrement après dix ans de ponctualité, de politesses méritoires et de services loyaux, il avait jugé que c'était trop. Trop de courbettes, trop de soumission, trop en tout ce qui représente les vertus recherchées des employés à perpétuité. Son patron, le chef du service, lui avait inculqué toutes les ficelles du métier. Michalon lui devait beaucoup, mais la réciprocité était vraie quand il parcourait son bulletin de paie. Pourtant, il avait la grosse cote dans le service. Quand un dossier délicat arrivait, c'est à lui qu'il était confié : « Tenez, Michalon, voilà un dossier complexe, je pense que vous en viendrez à bout, vous êtes l'homme de la situation. »

L'imposteur de Castelmadona

Michalon n'aimait pas monsieur Smet qui l'exploitait depuis bientôt une décennie. Cette exécration n'était pas due seulement au caractère vétilleux de l'individu mais surtout à son aspect. Smet était un personnage qui négligeait sa tenue et ses attitudes. Il faisait sale sur lui. En fait, il l'était au-delà du supportable. Michalon lui reprochait aussi son absence d'intérêt pour tout ce qui ne sentait pas le contentieux. Pris souvent d'interminables quintes de toux, il finissait toujours par cracher dans un mouchoir crasseux. Il avait aussi cette faculté de se curer le nez en des séances interminables. Le contenu de son inventaire nasal finissait inéluctablement sur les bras de son fauteuil au tissu élimé. C'était un spectacle que Michalon, jeune homme cultivé et coquet, ne supportait pas.

Il fallait aussi accepter les remarques incessantes, les pinaillages redondants, les mesquineries de ce patron, certes compétent mais abominable. C'est d'un air supérieur qu'il faisait déplacer trois virgules d'un texte ou un mot sur quatre pages de rapport. Ces modifications, indispensables selon lui, allaient éviter à la société une catastrophe de nature à la mettre en péril.

Mais l'instant le plus redouté était celui où Smet s'approchait derrière l'un de ses collaborateurs pour lui glisser à l'oreille : « Je vous rappelle que nous faisons un métier précis, monsieur, il faut être précis. Précision, concision, voilà nos vertus premières... »

Depuis qu'il avait pénétré dans le bureau du patron au début, en 1960, Michalon en était toujours ressorti en

L'imposteur de Castelmadona

baissant légèrement la tête tout en disant : « Oui, monsieur. Mais parfaitement, monsieur... »

Deux jours avant de prendre le train, Michalon était arrivé en retard de quelques minutes pour la première fois de sa carrière. Son patron avait laissé entrouverte, à dessein, la porte de son bureau. Le jeune homme n'était pas encore assis sur sa chaise recouverte de skaï que la voix roulante de Smet avait empli l'espace ouvert où une vingtaine de collaborateurs cohabitaient :

« Alors, Michalon, on ne se réveille plus ? On oublie que l'on a un travail qui exige de la ponctualité ? »

Michalon avait baissé la tête sans moufter. Moins de dix minutes après l'incident, il s'était levé et était entré sans frapper dans le bureau du chef de service. Il avait pris place d'autorité sur un fauteuil visiteur et s'était mis à se curer le nez ostensiblement. Smet était devenu rouge, puis blanc puis à nouveau rouge quand Michalon avait déposé sur le bord du fauteuil le fruit de sa fouille minutieuse. Au bord de l'apoplexie, le chef l'avait alors interpellé :

« Que faites-vous, Michalon ?

— Le ménage. »

Puis il avait sorti son mouchoir, avait craché dedans et l'avait déposé sur le bureau de Smet en précisant :

« Je repasserai le reprendre quand il sera sec. »

Calmement, il était sorti du bureau et avait regagné sa place. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que le chef de service l'avait fait revenir.

L'imposteur de Castelmadona

« Vous avez perdu la tête, Michalon ? Votre conduite est inqualifiable. Non seulement vous arrivez en retard, mais en plus, vous vous livrez à des... à des provocations indignes. Je suis surpris. Surpris et déçu. Vous alliez passer cadre ! Au lieu de cela, je vais devoir prendre des sanctions sévères et adresser un rapport à monsieur le directeur. Vous vous rendez compte de la situation ? J'attends des explications !

— Excusez-moi, Smet, je vais déplier mon mouchoir pour qu'il sèche mieux.

— Ôtez-moi ceci immédiatement !

— Réflexion faite, je vous fais cadeau du mouchoir, je vous laisse aussi les dossiers, la poussière, mon coupe-papier et mon bon souvenir. Veuillez adresser mon solde de tout compte à mon domicile. »

Le train était bondé suite à une grève des aiguilleurs du ciel. Une grosse femme ouvrit la porte du compartiment et demanda si les places étaient libres. Pierre Michalon lui répondit que tout était réservé. C'était exact puisqu'il avait loué toutes les places du compartiment. Trois hommes d'affaires posèrent la même question et eurent droit à une réponse identique. Deux couples se virent aussi refuser l'accès aux places vides. Un jeune homme fit remarquer que le train étant parti de Paris depuis un bon quart d'heure, les places ne devaient être réservées qu'à partir du prochain arrêt. Michalon l'assura que les personnes étaient dans le train. Son interlocuteur

L'imposteur de Castelmadona

n'insista pas. À peine ce dernier était-il sorti qu'une femme d'une petite trentaine d'années passa la tête dans le compartiment.

« Toutes les places sont réservées ? demanda-t-elle

— Il y en a une de libre, celle-ci », précisa Michalon en indiquant la place qui lui faisait face.

La jeune femme s'installa. Il la dévisagea longuement. Elle avait le coude appuyé sur le bord de la fenêtre et regardait les lumières de la banlieue de Paris qui défilaient de plus en plus rapidement.

Le train avait atteint sa vitesse de croisière quand Michalon donna un léger coup de pied à la jeune fille. Interloquée, celle-ci attendit qu'il s'excusât. L'ex-employé au contentieux la regarda et se contenta de dire :

« Savez-vous que vous êtes assise à ma place.

— Comment cela ? Je ne vous suis pas.

— J'ai loué la place sur laquelle vous êtes assise...

— ...

— Comme toutes les autres de ce compartiment, d'ailleurs. J'aime choisir mes compagnons de voyage. Je souhaitais une femme jeune, blonde, aux jambes effilées. Vous êtes brune, mais pour le reste, cela convient, donc vous pouvez rester. »

Décontenancée, la femme regarda Michalon puis elle prit une revue dans son sac et un air dégagé. Elle se plongea dans la lecture. Michalon la surprit quelques instants plus tard à relever la tête dans sa direction. Il en profita pour lui poser une question :

L'imposteur de Castelmadona

« Vous vous appelez comment ?

— Cela ne me semble pas de nature à vous intéresser, répondit-elle d'un ton cassant.

— Alors, dites-moi simplement jusqu'où vous allez.

— En Italie, dit-elle sèchement.

— Alors, nous allons passer près de douze heures ensemble, dont toute une nuit. Personne ne viendra puisque j'ai tout loué. Autant faire connaissance.

— Pour l'instant, je lis. Peut-être plus tard », concédait-elle tout en se replongeant dans sa lecture.

Michalon attendit une dizaine de minutes puis il donna à nouveau un léger coup de pied à sa compagne de voyage.

« Oui ? dit-elle d'un ton excédé.

— Je vais vous laisser lire, mais avant, je voudrais vous conter une histoire. Vous aurez tout le temps d'épuiser vos magazines. Je vais vous raconter comment j'ai quitté mon emploi et mon patron. »

Il entreprit le récit complet des circonstances de son départ. Arrivé au terme de sa narration, il ajouta :

« C'est ainsi que j'ai décidé de prendre le train, celui qui allait le plus loin possible et de choisir ma compagne de voyage. »

Cette fois, la femme sourit. L'histoire racontée était tellement loin de l'impression que donnait le jeune homme qu'elle ne voulut y voir qu'une plaisante invention destinée à passer le temps et à la distraire. Constatant que son auditrice ne croyait pas un mot de son récit, Michalon

L'imposteur de Castelmadona

fut décontenancé. Alors, il improvisa. Il se leva et se présenta :

« Alexandre Chasmat...

— Ravie, vraiment. Brigitte des Sablons », répondit la femme en lui tendant la main.

Michalon avait eu l'idée d'emprunter cette identité en voyant sur la revue de la jeune fille un article sur cet heureux lauréat du dernier prix Goncourt. On ne savait rien de ce personnage qui cultivait le mystère. On parlait d'un original un peu sauvage qui souhaitait rester anonyme. Son roman *Je fus un jour, je fus la nuit* avait fait l'unanimité au sein du jury malgré les pressions de certains éditeurs. Michalon avait suivi l'événement, car à la différence de son chef de service, il s'intéressait à tout ce qui avait trait aux arts et à la culture, et plus particulièrement à la littérature. Il se lança dans des considérations sur les raisons qui le conduisaient à fuir les mondanités et à préférer l'anonymat.

« Pour vivre heureux vivons cachés, non ? ajouta-t-il en riant.

— C'est un choix, évidemment. »

Michalon avait lu le livre de Chasmat qu'il avait d'ailleurs apprécié. Il entreprit d'inventer mille détails, mille anecdotes sur sa manière d'écrire, sur ses marottes d'écrivain.

« Bien sûr, je compte sur votre discrétion, je vous fais confiance, Brigitte. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?